

*Elle avait maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32 avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche.*

*Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche.*

*A peine s'était-elle aperçue de son erreur qu'une voix résonna dans la pièce du fond :  
« Enfin ! Je vous attendais ».*

Jean se tenait face à elle, dans la main gauche un grand verre au trois quart rempli. Depuis qu'il avait été admis depuis quelques mois dans le pavillon des addictions, et qu'à ce titre, il bénéficiait d'un semblant d'appartement, il ne l'avait rencontrée qu'une seule fois, à l'improviste dans le couloir du 4ème niveau, celui consacré aux toxicomanes et alcooliques. Immédiatement, dès le premier regard il avait été frappé par cette incroyable ressemblance avec Agnès, sa première et unique femme, celle-ci qui s'était résignée à l'abandonner en cours de route, n'étant jamais arrivée à l'aider pour qu'il sorte enfin de sa dépendance à l'absinthe, ce délicieux poison qui rend fou.

Sans même attendre sa réponse, il porta la main droite à son cou, serrant le plus fort possible ce couteau de cuisine qui allait lui ouvrir les portes d'un monde meilleur.

Jacqueline n'eut pas le temps d'intervenir. D'un geste rapide et déterminé, il se trancha la gorge devant-elle. La précision du geste ne faisait aucun doute, il avait dû être répété maintes et maintes fois. La mort fut presque instantanée, les tentatives de Jacqueline pour lui porter secours et endiguer ce flot de sang ininterrompu furent vaines. L'arrivée d'autres infirmières et du médecin chef n'y changeât rien. Dans un flot de sang aux senteurs d'alcool, Jean venait de se donner la mort.

Ce n'est qu'en fin de matinée, lorsque la police vint sur place pour effectuer les constatations d'usage, que le jeune inspecteur trouva dans le tiroir de la table de chevet une enveloppe assez épaisse qui avait été refermée avec soin. Y étaient écrits ces simples mots : « Pour toi Jacqueline, adorable infirmière que je n'ai pas su courtiser ».

Jacqueline qui se tenait à ses côtés, fut aussi surprise que lui par la découverte de ce message qui semblait bien lui être adressé. A la demande de l'inspecteur, elle ouvrit l'enveloppe.

Remplie d'émotions et bien incapable d'en lire le moindre mot, elle demanda à l'inspecteur d'en lire le contenu. Elle blêmit d'émotion à l'écoute des premières phrases :

« Jacqueline, c'est bien ton prénom je crois savoir ? Je t'écris, je vous écris à toutes deux, ce premier et dernier hommage, une sorte de « Rimbaud Warrior » en guise d'adieu, presque comme un « test-amant ».

Sois indulgente avec moi. Je n'étais qu'un pauvre addict des mots et des maux sans grand talent, si ce n'est celui de susciter auprès de mes derniers amis, un peu de compassion.

J'ai de la chance. Même si je suis seul maintenant, je ne crains personne puisque dans le secret et le silence, je t'ai aimé. Désormais je ris, je danse, je pleure avec toi, mais surtout sans toi, du soir au matin, ballets alcooliques de mes jours et de mes nuits. Je suis l' élu inconnu de ton cœur. Tu es celle que j'ai courtisé dans le silence de l'espoir , sans pouvoir t'appivoiser, amour fidèle qui m'attend de l'autre côté pour espérer rêver le vaste monde. Et toi ma Jacqueline, sans le savoir, tous les soirs tu me faisais rêver au bord du chemin, cuillère d'argent et morceau de sucre au creux de la main.

Absinthe chérie, Jacqueline chérie, vous êtes le poison et l'antidote qui entretiennent l'illusion, l'elixir qui me transporte avec douceur vers la mort.

Alors j'implore ton sourire, qui planerait sur mes lèvres, avant que je fonde en victime consentante sous l'aiguillon du bien, la tentation du mal, subtil parfum de folie qui vient fondre dans ma gorge. Entre deux incendies, le feu de l'alcool me brûle sans relâche et coule dans mes veines, comme un miel de poison et de mort lente.

Rencogné près d'une porte qui jamais ne s'ouvrira, au début bien malgré moi, j'ai écouté puis goûté, le souffle du vent mauvais, ce parfum d'ivresse qui couvrait mes prières et mes derniers espoirs. J'ai alors attendu la délivrance, sans bouger, aux portes de notre jardin secret. Mais toi ma belle infirmière, tu n'es jamais venue cueillir les fleurs de ma dépendance, le fruit de mes passions destructrices. L'empreinte de tes parfums s'est évaporée sur les allées abandonnées de ma raison, ultime trahison qui m'obsède, me ronge et me coupe du monde des vivants. Tu veux savoir pourquoi ce matin j'avais les yeux mauvais ? Dans la pénombre de l'antichambre de la mort, accorde moi quelques derniers instants, au travers de ces quelques lignes.

Ce matin je t'aime simplement, comme un unique vers, comme un dernier verre. Verre de délectation sublime et d'abandon, je me serre contre toi.

Niche-toi entre mes doigts, j'ai tant besoin de tes caresses, de tes parfums, de tes liqueurs subtiles. Ne m'abandonne pas, j'ai trop peur d'affronter la solitude. Devine dans mon cœur ce besoin de bonté, ce désir de tendresse. Ce soir je suis trop ému pour te parler d'amour, serre-moi entre tes bras, ce matin c'est mon tour, c'est ma tournée, celle où l'on s'abandonne, dans la chaleur d'une saveur câline et quelquefois divine. À la fin de cette cure de reniement, presque d'isolement, j'ai bien cru déceler le tout premier sursaut des ombres embroussaillées. Dire qu'à côté de moi, un autre impatient s'en va, plus pauvre et plus seul que jamais, abandonnant les siens, plongeant de lui-même dans mille rêves embrumés. Calumet consumé, gosier saturé, décollage programmé vers de bien tristes sommets. Les derniers avertissements et les derniers asservissements le renvoient au sommaire. Forfaiture perfide d'un reniement qui tourne la page.

Est-il venu pour moi aussi le temps de poser, sur la marche de ce train qui piaffe à chaque gare, ce pas qui me fera quitter le quai, et m'emportera vers cette obscure voie que l'on tire au cordeau ? L'impatience démange et dévore la vie, comme se perdent les jours que l'on pensait dérisoires. Quand la vie s'enfonce, se détruit et s'abandonne, elle est le point final.

Curieuse hâte que cette envie récurrente à vouloir sortir de soi-même, pour suivre sans ombrage, le sinistre fanal qui brille un peu plus chaque nuit. Accompagnant mes délires éthyliques, d'étranges papillons en berne abandonnent au clair de lune leurs ailes devenues trop sombres. Absinthe, mon seul et unique amour, le poison de tes délices devient un peu plus chaque soir le javelot de la mort qui force assidûment les portes de ma rédemption.

Et sans toi, ma Jacqueline, j'attends avec délivrance cette lente germination qui brusquement implose, qui brutalement fait corps, éclatant la vie en volant sur mon désespoir. Que sont devenus les étés de ma fugace jeunesse, que sont devenus les beaux matins d'allégresse ? Sur le fil de la dépendance, qui n'est plus qu'un hésitant espoir, les chemins sinueux s'égarent et puis s'essoufflent. Je reste seul, car tu n'es pas là.

J'entends se rapprocher le silence des statues et des temples austères, beautés silencieuses, quelquefois lapidaires qui exigent de l'homme recueillement et acte de contrition. Je l'entends ce silence du tombeau qui brise l'orgueil, ce silence bleu du ciel qui derrière les grilles de la fenêtre de ce funeste lieu de soin, veut chasser le deuil, traquer mes peurs, éloigner la torpeur.

Silence de l'amour divin dont j'attends désespérément l'appel, silence de prière en quête de vérité, silence de l'espoir d'un très prochain rappel.

J'aimerais tant continuer à voyager avec vous, toi ma Jacqueline espérée, toi mon venin adoré. Danser dans vos bras, comme une feuille morte, j'aimerais tant flotter dans un univers bienheureux, nager entre deux eaux délicatement sucrées, comme un chercheur de perles, tracer avec vous d'éphémères cercles de joie. Il te suffirait d'entrer l'espace d'un instant, le temps d'un doux moment, dans mes rêves d'un jour, dans mes rêves d'amour, de m'accompagner et me suivre sur ce nuage blanc. Et peu à peu, le plaisir aidant, te sentir blottie entre mes doigts, te sentir entrer en moi, ton délicieux parfum dans le creux de moi-même. Mes yeux gorgés de plaisir s'égareraient une dernière fois dans ton regard apaisé, légèrement miellé, pour oublier le dehors, juste un instant.

Je vais une dernière fois regarder le plafond de cette chambre de deuil, pour apercevoir un ciel imaginaire m'effleurer comme un archet de soie, du bout des doigts, du bout des lèvres, déguster une dernière fois le velours d'Artemisia, laissant courir dans mes veines le doux frisson des plaisirs extatiques dans l'abysse de mon ventre. J'aurais voulu sentir ton âme, vibrer au plus profond de moi, flotter au dessus de moi, juste un instant. Nos cœurs et nos esprits résonnant à l'unisson, pour accueillir avec délice cette tendre folie passagère. Je veux en sourire malgré moi, vivre intensément ce moment suspendu au milieu de la nuit, pendant que l'incendie de notre amour impossible flambe, se consume et s'éloigne sans répit, me laissant nu d'ivresse et d'espérance au bord du précipice, au bord du chemin.

Mais ce matin, c'est moi qui pilote la barque dont tu es la vigie. Bateau ivre sur l'eau noire, vaisseau des secrets de la nuit. Sur cette plage de ciment blanc, vierge de secrets qu'il faut chercher ailleurs, j'entends sourdre la douleur des premières vagues. Au-delà du miroir de la vie, le vent se lève au loin, doux baiser d'adieu qui se rapproche en même temps qu'il s'éloigne. Au bout de mes doigts, l'eau calme presque endormie se laisse inonder de ta lumière, ni trop jaune, ni trop verte, presque transparente comme l'innocence. C'est l'aube sur la route quand mon regard s'embrume et que les lampes s'éteignent. Avec toi, Absinthe chérie, j'ai connu le temps brûlé vif à l'incendie de la mémoire.

Te souviens-tu ces hauts bûchers, jetés aux quatre vents ou se dispersaient en fumée les battements de mon cœur blessé ?

J'ai connu le temps déchiré de ces haillons de joie que j'ai revêtus chaque fois que tu m'as pénétré. Te souviens-tu de cette fenêtre ouverte vers l'abstinence, où me portait mon désarroi

? J'ai connu le temps du désespoir, celui où l'on attend encore un peu plus, un simple geste, un nouveau regard. Mais il n'est pas venu.

Jacqueline, si tu avais bien voulu m'accompagner, nous aurions longé la grève, pour voir flotter nos rêves, nous aurions marché au bord de la mer, sur les rochers de Saint Gué, nous retournant pour voir s'effacer sur le sable humide de la Torche, les traces de mon assuétude. Quittant la plage fraîche que le vent remue et que la vague embrasse, nous serions partis dans les bois, dévêtir nos secrets pour les habiller d'ombres salutaires, noyer de mystère la fragile lumière de nos joies et de nos peines.

Ah ! Si tu voulais bien ne pas m'abandonner, nous irions l'un vers l'autre, dans la vérité de nos cœurs blessés, enlacer nos mains, croiser nos regards et nos liqueurs intimes, pour l'éternité. À la prime lueur d'un instant de silence, ma langue et mes lèvres exploreraient ton corps et tes sucres avec délice, passerelles de nos passions, passeports de nos constellations, jubilation, délectation et libre ascension. Larmes de plaisir, d'envies et d'ivresse, langue discrète, secrète et vagabonde, plume aiguisée comme un ergot de corne, qui allume la mèche d'un dernier exil, d'une dernière traversée.

Que l'addiction à tes senteurs perfides imprègne une dernière fois ma bouche et mes lèvres offertes. Fais danser mon corps de désir, fais-le crier de plaisir. Tes effluves navigueront sur les océans de mon abandon, l'eau parfumée de tes délices éteindra définitivement ma soif. Dans mes veines, ton eau de jouvence espérée, distillera mon éternelle jeunesse. Des vagues de plaisirs guideront les ultimes caresses. Sur ce bateau désespérément exalté où résonnent encore les cris de mes envies, aime-moi une dernière fois, avant que l'ultime goutte d'une rosée funeste ne se dépose sur mon corps.

Ce matin avec toi et sans toi, je marche dans la nuit, le jour nouveau m'attend, et je ne me retourne pas. Oblation bienheureuse à cette douce lumière, laineuse toison d'agnelles endormies qui veille sur moi, manteau d'extase arraché à la nuit, qui cavale vers l'aurore et guide mes derniers pas. Âme impure exaltée, lumière originelle qui attend les premiers rayons du soleil. Je marche seul vers mon destin. Le vent s'est endormi, laissant l'air embaumé de fenouil et de senteurs d'anis. J'ai senti couler sur mes épaules meurtries des perles de chagrin, traverser mes chairs, asphyxier mes ultimes espérances, et noyer mon cœur dans les vapeurs d'alcool. Je reste là, sans bouger, saoulé et chahuté par le souffle du vent mauvais. J'ai souvent prié, j'ai peut-être crié, incapable de m'éloigner de mon jardin secret. Peut-être m'as-tu entendu ma belle Jacqueline ?

Dans la forêt du doute, nectar éclairé de lune sur la paroi de l'âme, les plus beaux messages jouent à saute-saison vers le précieux sésame. Arc-en-ciel de mots laissant jaillir le sang, que la mort guide vers le vrai soleil. Profite de mon corps qui encore ignore l'incertitude du temps qui passe, les stigmates de la prochaine solitude.

Amie de toute une vie, tu ne peux pas m'abandonner. Je t'ai respiré, avalé, presque injecté, j'ai fini par oublier le jour, par renier la vie. Je ne rêvais plus, je flottais dans la nuit. Jusqu'au fond de l'oubli, tu m'as poursuivi. J'aurais voulu te rejeter, te renier, je n'ai fait que m'enfermer, m'abandonner et m'isoler dans le plaisir éphémère des vagues scélérates, laissant le doux poison couler dans mes veines et me chloroformer. Je t'aime et je te hais, amante nécrophage qui me ronge et m'hydrate d'une dépendance ingrate, qui me trompe et m'offre le baiser de Judas.

Je vais hurler, pleurer, supplier, implorer et prier. Si j'affronte la nuit, c'est pour mieux revoir le jour, et ne plus t'obéir, toi qui me fais souffrir. Je veux enfin sourire, ne plus m'anéantir, ne plus m'engloutir, ne plus me maltraiter. Peut-être le temps, aujourd'hui suspendu, finira-t-il par m'aider à t'oublier, sans jamais te regretter. Une dernière fois, avant de te quitter, entre en moi, au plus profond de moi, habille-moi d'un manteau de compassion, éloigne de moi cette boule couleur de deuil, noir de mort, qui m'angoisse et me grime.

Alors seulement, mon âme jouira, dansera au son du violon ou de la harpe, écharpe de beauté qui même nue me pare ; postillons d'allégresse, de vérité et d'amour.

Toi l'amie d'une vie, qui devient l'astronome de ma peau, j'entends sonner les heures régulières. Je n'ai pas oublié la couleur de la terre, mais ce déchirement brille aux portes du mal, je touche le mur froid sans pouvoir le saisir, je touche l'au-delà sans pouvoir y mourir, mon âme extasiée choisit les fleurs du mal. Riant à l'obscur de l'enfer, refusant le soleil, tu t'arraches aux doux liens de mon corps; esclave consentant d'un doux somnifère, proie délicieuse d'une main mortifère aux sens défigurés qui s'offre l'holocauste d'un corps enivré, et emporte son extase vers une lune de miel.

Sur le parvis de l'aube, insensible et butée, tu sonnes le départ vers le dernier voyage, tu mouches les chandelles. C'est l'heure, annonces-tu, sombre fatalité, c'est toi, l'envoyée de la triste nouvelle. Acharnée prétentieuse, qui détruit les plaisirs du chêne de l'espoir dont tu détaches les feuilles. Je sens dans mon dos le souffle du vent qui enlève nos désirs, laissant presque à mes pieds, les élues que tu cueilles.

Tu n'es plus qu'une ombre qui rôde et qui se vautre. Tu as autant de noms que des milliers d'apôtres, tes caprices de reine, tes vilaines manières s'accordent puis escortent tes humeurs guerrières. Toi qui viens frapper, sans jamais t'annoncer, sur le marteau du cœur qui claque et qui danse, toi qui jettes les sorts, et gommés le passé, laisse-moi un dernier répit, et surtout ne me préviens jamais à l'avance. Et s'il ne se précise, aucune méprise, je déciderais seul et à mon heure de te suivre sans même une valise.

Dans ce froid de banquise, je marche sans ami vers cette église. J'entre sans couardise, bercé d'une lumière exquise. Mon vieux palais est déchiré comme un arbre trop sec, un arbre aux branches basses qui rêve de grandeur. Moi qui n'y comprends rien, et lui qui grimpe seul, au prix de lâches abandons, au prix de tant d'efforts. Par les bourrasques desséchées, dieux vengeurs jetés sur les corps écarlates, frêle château de cartes ou le bûcher brûlant dont l'espoir se consume, comme une crémation, simple réponse de cendres et de poussières.

Jacqueline ma bien aimée, lorsque sur mon corps mes derniers espoirs s'évaporent en signe de dernier baiser, je veux t'écrire, te peindre, te chanter. Ardente douceur, chemin de mon bonheur, route de mon malheur, princesse sans voix, capable des plus folles mélodies, étoile blanche aux multiples reflets, larmes de vie venues des profondeurs d'un sublime et imaginaire alambic, beauté sans corps au sexe de liqueur.

Et toi, mon absinthe bien aimée, unissant la nature comme une grappe sans peau, étoffe étincelante qui vacille et qui danse, ondulations de couleuvre au milieu des forêts. Créatrice immortelle dont le cœur s'allonge au gré de ses envies, et prend possession de mon corps ivre de senteurs, ivre de plaisirs, sage et tumultueux. Maîtresse calme et bondissante sur le fil de mes délires, apporte-moi l'espoir d'un délicieux et éternel futur.

Mais rien, toujours nulle réponse, toujours le silence, comme un éclair fondant vers quelque pauvreté. Elle n'est pas venue, tu n'est pas venue. J'aurais tant voulu ma Jacqueline, mais la grâce présidentielle n'est pas venue. Je me suis réfugié à l'ombre de ma nuit, sur la symphonie d'inavouables saveurs, j'ai posé sur la table de chevet ce dernier verre livide, et jusqu'au bout des ténèbres, j'ai oublié mon désespoir.

Absinthe ma seule amie, je t'aime à la folie. J'aurais voulu t'abandonner pour une autre aimée, mais le destin ne l'a pas voulu. Alors ma seule amie, voudras-tu m'accompagner jusqu'au bout de cette aube qui sera mon crépuscule ?

Je n'aurai qu'à fermer les yeux, pour ressentir au plus profond de mes veines, la délivrance d'un ultime décollage, l'extase d'un sublime et délicieux d'un dernier voyage. Je vais sentir monter en moi et couler une dernière fois le doux parfum du paradis, et au bout de l'obscurité profonde, restituer devant toi la vie que j'ai jadis empruntée.

Le jeune inspecteur, replia la lettre qu'il venait de, et la remis dans l'enveloppe. Il pensa qu'il était préférable et plus délicat de la remettre dans le tiroir de la petite table métallique

- Madame, c'est la plus belle et la plus pathétique déclaration d'amour que j'ai eu l'occasion d'entendre, et je peux comprendre l'embarras qui vous submerge.